Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 23

Artikel: Lo tserdon
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-192988

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

après quoi la raison paraissant à jamais revenue, on le rendit à la liberté. N'aurait-il pas mieux valu qu'on le gardât toujours ?

Sans ressources, sans amis, souffrant de sa maladie de cœur passée à l'état chronique, presque méconnaissable ; et bien qu'on en dise, l'esprit encore affaibli, Firmin Madel n'eut même point le courage de songer au suicide, dont l'idée autrefois l'avait un instant hanté.

Maintenant, au sortir de cette maison de fous, l'air et la liberté et la vie lui plaisaient. Il pensa alors sérieusement au travail, mais il ne possédait plus de protections ; et partout on le refusa, n'osant occuper cet homme récemment sorti d'un asile d'aliénés.

Et pourtant il voulait vivre ! Il songea à la province et y chercha un refuge, espérant trouver moins de difficultés qu'à Paris. Hélas ! il se heurta aux mêmes refus. D'ailleurs, que savait-il faire ?

De nouveau il erra dans les rues, morne, désespéré, demandant n'importe quel travail qui lui permît de gagner sa vie, qui lui permît de manger ! Il ne lui restait absolument rien, et, maigre, affamé, en haillons, l'esprit trébuchant, ce fut avec joie qu'il accepta l'offre faite par un rémouleur de l'aider dans son travail. Pour cela, du moins, il n'était pas nécessaire de faire un long apprentissage, et cet homme ne lui demandait rien de son passé. Misère des misères ! Firmin le remplaça dans les villages environnants, faisant des tournées quotidiennes, tandis que l'autre restait et travaillait au logis.

Il repassait mélancoliquement les couteaux et les ciseaux ; mais qui donc eût osé supposer que, sous les yeux de ce misérable rémouleur attentif à sa besogne, le souvenir des jours prodigues revenait sans cesse, et que, bien souvent, lorsqu'on le croyait absorbé dans la contemplation d'une lame fine et tranchante, il revoyait là-bas, dans le lointain de sa vie, le vieux château où ses premières années s'écoulèrent toujours envieuses de l'avenir.

Hélas !

Eh bien ! peu à peu, sans même qu'il s'en aperçût, ce souvenir lui devint moins douloureux.

Peu à peu, son front se dérida, la pâleur de son visage disparut, la quiétude de son esprit revint. Firmin Madel travaillait, et le travail régénère. Le curé des Mousseux, ce médecin de l'âme, ainsi que le docteur X..., ce médecin du corps, ne le lui avaient-ils pas dit !

Oui, certes, tout humble qu'il était, ce travail n'en apportait pas moins à ce pauvre être désillusionné la tranquillité de l'âme si longtemps absente.

Il n'eut plus le regret de la veille, il n'eut plus le souci du lendemain ; son pain laborieusement gagné lui sembla meilleur que les mets les plus délicieux, et l'eau claire, que parfois dans ses courses à travers la campagne il but à la source, s'agenouillant dans l'herbe haute et parfumée, lui parut plus savoureuse que les vins dont il s'était grisé. Un rayon de soleil mit plus de joie dans son cœur que n'en mit jamais le reflet de cet or si bêtement gaspillé, et la chanson des branches caressa plus doucement son ouïe que l'avait jamais fait le choc cristallin des verres dans ses nuits d'orgies.

Firmin Madel travaillait ! Et c'est ainsi que son corps et son esprit se fortifièrent.

Entièrement guéri, il voulut revoir son pays, son village des Mousseux ; et de ses petites économies il put enfin payer son voyage et acheter une meule. Ce qu'il faisait ici, ne le ferait-il pas là-bas ?

Vous dire que le château avec ses murs noirs ne l'impressionna pas, serait mentir. Vous dire qu'il pénétra sans émoi dans la petite église, serait injuste ; mais je puis affirmer qu'il ne regretta pas une heure ce temps du passé où le château lui appartenait.

Une nouvelle génération d'enfants s'abattit dans les chemins verts à la sortie de l'école, et les plus anciens du pays ne le reconnurent pas.

Le vieux Jobin était mort depuis longtemps, et M. le curé avait forcément pris sa retraite. Il alla le voir et se nomma...

Le digne homme faillit tomber à la renverse. La résurrection d'un mort ne l'eût pas surpris davantage ; mais la surprise passée, il remercia Dieu du fond du cœur et embrassa cordialement son ancien élève, sans honte du pauvre rémouleur.

Firmin Madel habite le village des Mousseux, et il continue son même travail. Il a dit son nom hautement à tous ceux qui ont voulu l'entendre, mais bien peu l'ont cru.

On ne peut pas s'imaginer qu'il en soit réduit à ce misérable métier. M. le curé lui a proposé de lui trouver une autre occupation, Firmin a refusé. « Maintenant je suis trop vieux, » dit-il. La vérité est qu'il se trouve heureux ainsi

Et bien souvent, il repasse les couteaux et les ciseaux devant les fenêtres du château, ces fenêtres d'où s'envolaient, les ailes grandes ouvertes, tous ses rêves d'adolescent...

Lo tserdon

Ne sé pas se lè z'amoeirâo d'ora font coumeint dein mon dzouveno teimps ; mâ adon, quand on valottet s'einfaratâvè de 'na petita pernetta et que volliâvè savâi se le l'amâvè, l'allâvè couilli on tserdon, dè clliâo que coumeincivont à clliori ; lâi fratsivè lo bet avoué son couté et lo mettâi à n'on câro on part dé dzo. Se, ein aprés, lo tserdon avâi recru, l'afférè allâvè bin, la gaupa peinsâvè à li ; mâ se lo tserdon avâi chétsi, adieu Dian ! la grachâosa ne s'ein tsaillessâi pas. Et lè bouébettès fasont assebin lo mémo comerce po savâi à quiet s'ein teni su lè lurons que lâo trottâvont pè la téta.

Madama dè Boutavan avâi onna serveinta qu'on lâi desâi Marion, qu'étâi onna brava felhie ; mâ la pourra drola ne fasâi pas veri la téta âi valets, kâ l'étâi tota bossua, et sa bosse n'atterivè diéro lè bio lurons. Mâ, on a bio avâi onna bosse, cein ne grâvè pas d'avâi on petit tieu que preind fû, et dè soitâ on chaland. Paraît bin que cllia pourra bouéba peinsâvè à n'on galé luron, kâ onna demeindze, ein sè promeneint pè lo prâ, on la ve sè clliennà po copâ on tserdon.

Sa camerâda, onna crouïe sorciére, qu'étâi cousenâire dein la méma pliace, et que l'avâi vussa copâ lo tserdon, lo redipettâ âi vôlets et âi vesins, qu'ein riziront gaillâ, kâ ne poivont pas s'ein ravâi de cein que 'na tsancra dè petita bossua aussè lo toupet d'étrè amœirâosâ, et la fasont einradzi ein lâi démandeint se son galé étâi lo valet âo syndiquo âo bin cé âo conseiller.

Ne faut pas payi lè dzeins po mau férè ; lo font sein mounïa. Po bin poâi s'amusâ dè cllia serveinta, lè z'autro décidaront dè lâi férè onna petita farça ; tsertsiront iô l'avâi catsi son tserdon, et quand lo momeint d'allâ vouâiti se l'avâi recru fut quie, l'alliront ein copâ ion tot bio, tot frais, que mettiront à la pliace dè l'autro.

Quand la Marion allâ po vairè, et que le lo trovà tant bio, le châotâ dè dzouïe, et l'étâi tant bienhirâosa que l'allà lo montrâ âi z'autro ; mâ recaffiront tant ein la couïeneint, que lè coumeinçà à sè démaufiâ d'oquiè et que le sè mette à pliora coumeint on vé.

Mâ madama dè Boutavan, qu'étâi onna brava et bouna dama et à quoui la cousenâire avâi contâ l'afférè, ein fut ein colére, kâ cein lâi fasâi maubin qu'on s'amusâi dinsè dè la pourro Marion. Le lo fe pas vairè ; mâ le sè peinsâ dè lâo bailli onna bouna aleçon. L'arrevâ justo âo momeint iô la pourro drola tegnâi onco son bio tserdon. Le fe état dè lo volliâi vairè et quand l'eut vu que l'étâi tant bio, le fe à la serveinta :

— Eh bin, tot est de, voutron galand peinsè à vo, et po su ne vint bintout étrè dè noce ; mâ, po sè bin mariâ, faut on trossé. Eh bin, vouaiquie po vo z'ein férè ion !

Et m'einlévine se le lâi baillà pas dou beliets de cinq ceints francs, que ma fâi lè z'autro âovressont dâi ge coumeint dâi portès dè grandze.

Ma fâi, lo tserdon n'a pas meintu. Yon dâi vôlets qu'avâi étâ lo plie einradzi po eimbétâ la Marion, coumeinçà à trovâ que sa bosse n'étâi pas tant granta, et fut tot dzenti avoué du adon ; lâi volhie contâ fleurette po dè bon ; mâ sein lo pas que la Marion l'attiutà, et ein âoton, le sè marià avoué lo vôlet à la mére Metanna, on dzenti coo, bon à l'ovradzo, et l'on fé on galé ménadzo et vicu diès què dâi tiensons.

Pourquoi porte-t-on les moustaches ?

Un chercheur voulant se rendre compte des diverses raisons qui justifient le port de la moustache a interrogé à ce sujet un millier de personnes. Voici les renseignements obtenus :

On porte des moustaches :

Pour éviter de se raser. — Réponse de 69 personnes.

Pour éviter de s'enrhumer, 32 personnes.

Pour cacher ses dents, 5.

Pour dissimuler un nez proéminent, 5.

Pour éviter d'être pris à l'étranger pour un un Anglais, 7.

Parce qu'on est au service militaire, 6.